
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 32/2 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.2.62159

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

annonçant ainsi le néo-spiritualisme qui suivit le Concordat de 1802 et la philosophie spéculative allemande dans laquelle Napoléon trouva un allié (p. 348).

Alors qu'Hölderlin a tiré parti des possibilités que la Révolution française offrait à la métaphysique, Volney, proche de d'Holbach et d'Helvétius, a reconnu les dangers de la philosophie spéculative de l'histoire. Dans «Les Ruines ou Méditations sur les révolutions des empires» (1791), qui répond à la dénonciation, par Burke, de l'hypocrisie messianique des révolutionnaires radicaux qui finissent par spolier la nation de ses droits, Volney s'efforce de montrer que la religion est aussi une étape, donc une forme historique particulière de la raison. Mais s'il échappe à la métaphysique du beau que la Révolution inspire à Hölderlin, Volney s'inféoda aux intérêts géopolitiques du pouvoir en soutenant en 1798 son «disciple» Bonaparte, lequel dut par ailleurs renouer avec la philosophie de l'histoire de Condorcet (p. 349).

En soutenant Bonaparte au retour d'Égypte, les Idéologues perdirent la partie et firent ainsi le lit de la «réaction catholique», pendant de «l'idéalisme» allemand, dans lequel C. A. voit une «mystification de l'épistémologie des Lumières» (p. 112). Le succès remporté par ces deux courants de pensée tiendrait en partie au fait que les philosophes des Lumières, de Voltaire à Volney, ont prêté le flanc à l'instrumentalisation de leur réflexion (géo)politique. L'opposition entre «réalistes» et «idéalistes» prévaut sur le fait que la France et l'Allemagne paraissent autour de 1800 s'engager dans des voies en apparence opposées. Les «positivistes» des Lumières cherchent dans l'histoire des exemples de solutions pour des problèmes pratiques; les idéalistes y découvrent les indices de la permanence métaphysique de la raison (p. 166). C'est ainsi toute l'ambivalence au moins potentielle des «réalistes»/«positivistes» que C. A. s'emploie à faire ressortir, montrant comment Hölderlin peut «convertir» en discours idéaliste la description de Corinthe que propose Rhigas (p. 165).

Cette étude savante, qui montre les homologues idéologiques de champs disjoints, convainc le plus souvent. C. A. aurait pu consacrer quelques analyses à une notion qui acquiert une grande importance après 1780: celle de *Kultur*, indirectement évoquée ici, dans laquelle s'effectue un glissement partiel des conceptions «réalistes» de l'historiographie des Lumières (la «civilisation» comme ensemble des savoirs humains) aux conceptions idéalistes, via l'idée de culture comprise comme indice de l'identité d'une nation, qu'on trouve chez Rhigas comme chez Herder, et via le modèle organiciste identifiant des processus de rajeunissement et de renaissance des *Kulturnationen*. Sur ce point aussi on retrouve entre Rhigas, Herder et Hölderlin les ressemblances et les écarts analysés par C. Albrecht.

Gérard LAUDIN, Paris

Manfred KÜHN, Kant. Eine Biografie. Aus dem Englischen von Martin PFEIFFER, Munich (C. H. Beck) 2003, 639 p.

Cet ouvrage, paru comme de nombreux autres à l'occasion de l'arrivée du deux-centième anniversaire de la mort d'Immanuel Kant (survenue le 12 février 1804), affiche d'emblée sa grande ambition: étant donné l'existence de nouvelles études et la mise au jour de sources inouïes, faire aussi bien, voire mieux, que les grands biographes du temps de Kant, les L. E. Borowski, R. B. Jachmann et autres E. A. Ch. Wasianski, ainsi que la référence au vingtième siècle, K. Vorländer, auteur en 1924 du magistral Immanuel Kant. «Der Mann und das Werk» (reprise Hambourg, Fourier Verlag, 2003). Les trois premiers n'auraient pas été en effet totalement impartiaux, puisqu'ils auraient surévalué l'attachement religieux de Kant. En outre, leur témoignage portant davantage sur les années de maturité, ils auraient *nolens volens* contribué à laisser dans l'opinion l'impression d'un philosophe routinier et à la vie réglée, traits de caractère qui ne devinrent en fait dominants qu'à la fin de sa vie. Pour ce qui est maintenant de Vorländer, même si son œuvre est dite «la pierre de touche à laquelle on doit mesurer toutes les autres biographies de Kant» («der Prüfstein, an

dem man alle anderen Kant-Biographien messen muß», p. 33), ce sont surtout le traitement de la Guerre de Sept ans et celui de la vie universitaire de Kant qui laissent à désirer.

Nombre de développements de l'ouvrage de Kühn se comprennent comme des rectifications de peintures précédentes, puisqu'il n'en va pas moins que de briser l'image communément reçue d'un philosophe reclus dans une lointaine marge de la Prusse, à la vie quelque peu étriquée et ayant mis en conformité sa vie et son œuvre en alléguant un primat de la raison pratique. Dès le chapitre d'introduction, consacré à l'enfance et à l'adolescence de Kant, quelques pages (p. 74sq.) sont consacrées à la ville de Königsberg au dix-huitième siècle, qui se révèle en fait bien plus comme un «endroit propice à l'élargissement de la connaissance du monde» («schicklicher Platz zu Erweiterung der Weltkenntnis») que comme une «ville de province» allemande désespérante et reculée («trostlose und abgelegene deutsche »Provinzstadt«). En outre, de nombreuses sections s'attachent à dépeindre Kant comme un homme affable, aimant la vie en société et appréciant la compagnie de ses amis intimes. Ainsi, le trentenaire apparaît comme «un homme qui aime autant la vérité que le ton de la bonne société» («ein Mann, der die Wahrheit so sehr liebt wie den Ton der guten Gesellschaft», p. 138sq.), le quarantenaire se montre en tant que membre d'une société littéraire (p. 254sq.) et le vieil homme comme l'ami inconsolable pleurant la mort du marchand anglais qui avait été son confident des décennies durant, J. Green (p. 372–373). Le rôle de ce dernier personnage est, selon l'auteur, des plus importants, puisqu'il aurait été celui avec lequel Kant aurait discuté jusqu'à la dernière ligne de sa grande œuvre, la «Critique de la raison pure» (pp. 279–280). Enfin, il est rappelé que pour le penseur de l'âge mûr, celui-là même qui défendait en philosophe les trois postulats de la raison pratique, la présence de la liberté en nous, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, «la prière, la liturgie, les pèlerinages et les confessions sont dénuées de valeur» («Gebet, Liturgie, Wallfahrten und Beichten sind wertlos», p. 430). Il faut convenir que les efforts déployés par Kühn pour rompre avec le cliché d'un Kant moraliste rigide, ne dérogeant jamais à la fixité horaire de sa promenade etc. ont porté leur fruit: c'est le portrait d'un personnage plus nuancé, ayant certes développé sa vie durant un projet propre mais ne s'étant pas pour autant coupé du monde et de son entourage, qui est donné à lire.

La volonté de retracer au plus près la vie de Kant est louable, elle ne peut toutefois reconstituer fidèlement un parcours lorsque les données font défaut. Il nous semble ainsi que Kühn, sans doute soucieux d'accorder la même attention – et sensiblement le même nombre de pages – à tous les épisodes de l'existence de Kant, pousse certainement trop le trait quand il en vient par exemple à traiter du père du philosophe en tant que membre de plein droit d'une corporation, dans laquelle la valeur de l'honneur trônait en majesté. D'après le biographe, la jeunesse d'«Émanuel» en tant que fils de maître-artisan n'expliquerait certes pas le devenir de sa pensée, mais elle n'en demeurerait pas moins importante pour comprendre son évolution (p. 62). Au mieux, cette remarque s'avère simple conjecture, au pis, elle rend la philosophie de Kant fortement tributaire d'une configuration psychologique donnée et agace par le peu de fruit qu'elle apporte. Il est ainsi pour le moins inutile, voire tout bonnement étonnant, de commenter une section des «Principes métaphysiques de la doctrine du droit» en remarquant que, à la différence des domestiques, au nombre desquels on doit compter celui du professeur de Königsberg, M. Lampe, «les artisans indépendants, comme par exemple le père de Kant, possèdent en revanche une personnalité civile» («unabhängige Handwerker wie Kants Vater beispielsweise besitzen hingegen eine bürgerliche Persönlichkeit», p. 463).

En ce qui concerne par ailleurs le contenu de la carrière universitaire de Kant, on peut savoir gré au biographe d'avoir rectifié certaines assertions couramment reçues chez les philosophes de profession. La relation que Kant a entretenue avec celui qui est habituellement cité comme le plus important de ses maîtres, M. Knutzen, reçoit un éclairage nouveau. Après avoir rappelé, brièvement mais de manière convaincante, les positions philosophiques du maître, teintées de pensée anglaise, de wolffianisme et de piétisme (p. 100sq.),

Kühn corrige le jugement de Borowski selon lequel Kant aurait été très apprécié de lui: loin d'avoir été son protégé, le jeune étudiant de l'Université de Königsberg n'aurait pas tardé à s'en détacher, notamment en montrant une plus grande pénétration en matière de science de la nature (p. 111–112). De plus, la connaissance que Kant avait de Platon, dont on affirme habituellement qu'elle n'était qu'indirecte, se voit établie également comme directe. Suite à la découverte et à la parution de cours de Kant sur la logique, il apparaît en effet bel et bien que le philosophe s'est réellement confronté avec les textes eux-mêmes, ne fût-ce qu'en traduction. Le lecteur pourra aisément se rendre compte de l'érudition déployée par l'auteur dans le présent ouvrage en portant par exemple le regard sur la note 19 du chapitre 5., »Les années du silence« (»Die Jahre des Schweigens (1770–1780)«, p. 551–552): contrairement à ce qu'alléguait un interprète aussi fameux que H. Heimsoeth, la connaissance de Platon par Kant ne s'est pas faite uniquement via l'»Historia critica philosophiae« de J. J. Brucker, puisque, dans un passage de la »Logik Heschel«, le professeur de l'Université de Königsberg invite son auditoire à lire la traduction du »Ménon«, du »Criton« et des deux »Alcibiade« dans la traduction de F. Gedike.

La compétence philosophique de Kühn est réelle, ce qui lui permet de consacrer quelques développements intéressants tout au long de l'ouvrage aux œuvres rédigées, et le plus souvent publiées, par Kant. Assurément, l'ouvrage ne désirait pas tant s'adresser aux philosophes professionnels qu'aux personnes souhaitant parfaire leur culture générale. Aussi l'auteur a-t-il évité autant que possible de préciser les controverses savantes sur tel point de doctrine ou d'entrer lui-même dans une polémique. À l'occasion, pourtant, celui-ci montre que le sens de la pensée de Kant fait débat. Au sujet de l'»Opus postumum« sont mises en confrontation les interprétations qui y voient le signe de la disparition des forces de Kant et celles qui y voient une tentative sérieuse d'achèvement du système, comme celles qui placent ses dernières réflexions dans le sillage de Fichte, de Schelling ou de Beck (p. 472–478). Sans doute est-ce la difficulté du texte qui a ici incité le biographe à la prudence. Au sujet de la »Critique de la raison pure« et des »Prolégomènes« en outre, Kühn n'hésite pas, au sortir de leur exposition, à se lancer dans une réfutation de certains critiques contemporains de langue anglaise, R. C. S. Walker, B. Stroud, W. H. Walsh et R. Rorty: Kant n'aurait pas voulu établir de scepticisme global concernant la connaissance objective en général mais aurait au contraire réagi à un scepticisme local relatif à la possibilité de la connaissance en métaphysique (p. 304–306). Certainement sera-ce la vigueur du débat anglo-saxon actuel qui aura poussé le biographe à s'affirmer de la sorte en lecteur engagé.

On peut déplorer que certains interprètes kantien d'envergure, les H. Cohen ou P. Natorp, pour ne citer qu'eux, ne soient absolument pas mentionnés dans l'ouvrage. On peut de même regretter que les premiers partisans de Kant à l'époque, les J. F. Heydenreich, K. Ch. E. Schmid et autres G. Hufeland, ne soient qu'évoqués de manière éparse. Sur ces deux points, du moins, l'ouvrage de référence de Vorländer garantissait une meilleure satisfaction. Quoi qu'il en soit, la présente biographie, pour ne pas surpasser en tout point celles qui l'ont précédée, constitue un livre appréciable.

Jean-François GOUBET, Paris

Julia BOHNENGEL, *Sade in Deutschland. Eine Spurensuche im 18. und 19. Jahrhundert. Mit einer Dokumentation deutschsprachiger Rezeptionszeugnisse zu Sade 1768–1899*, St. Ingbert (Röhrig Universitätsverlag) 2003, XIV–630 p. (Literatur im historischen Kontext, 5).

Le 22 août 1798, Goethe emprunte à la Bibliothèque de Weimar les deux volumes du roman de Sade »Justine ou les Malheurs de la vertu«. Il les rend exactement un mois plus tard, avec »Monsieur Nicolas« de Rétif de la Bretonne. À plusieurs reprises, Goethe a écrit sur ce dernier livre, que lui avaient recommandé, avec des commentaires moralisateurs, plu-